

La Grande-Motte

La deuxième vie d'un mirage

ARCHITECTURE Longtemps symbole d'un tourisme de masse, la station balnéaire, désormais classée au « Patrimoine du xx^e siècle », devient une curiosité tendance. Un livre rend justice à son concepteur, l'architecte Jean Balladur.

Par *Nathalie Démoulin*

donner une forme au temps. Cette question trouble-t-elle l'architecte lorsqu'il dessine ses premières esquisses, à la pointe d'un crayon un peu gras qui alourdit son trait? Il est venu arpentier une plage, puisque c'est ce qu'on lui donne : un bout de sable sous des nuages de moustiques, qui s'envase lorsqu'on s'écarte de la mer; ce qui n'est pas sable est ici marais, lagune sans Venise, terre ingrate où s'accrochent quelques cabanes, lambeaux d'habitations, toits pour les ouvriers agricoles que la tempête peut bien arracher, ils tiennent à une poignée de clous, à quelques tours de ficelle, rien ici qui doit durer. Nous sommes en 1962. Jean Balladur n'a pas 40 ans. L'âge de se détacher des mentors. Lui qui s'est associé après guerre avec Benjamin Lebeigle affirme désormais sa signature et théorise un

« urbanisme organique » où l'architecte jouerait un rôle central.

Comme le souligne Gilles Ragot, qui lui consacre un livre très documenté aux éditions du Patrimoine dans la collection « Carnets d'architectes », Jean Balladur, élève admiratif de Jean-Paul Sartre, a une vision existentialiste de

« **Quand le vent joue sur le sable, il dessine des paraboles.** »

son métier. « L'habiter » est une condition existentielle, celle qui détermine toutes les autres nécessités de la vie humaine. » Et voilà qu'après des résidences, des centres commerciaux, un hôpital, il découvre le territoire qui lui est alloué : des étangs piqués de roseaux, des pins parasols où s'ombragent des chevaux, le pic Saint-Loup, que l'on voit d'ici, comme les caravaniers dit-on aperçoivent les oasis, tremblant au bout de leurs cils, oui cette terre sans vocation serait celle des mirages, et cet homme-là pourrait bien en construire un. Une décennie plus tard, lorsqu'il participera au concours pour le Centre Beaubourg à Paris, n'est-ce pas une chimère qu'il proposera, sorte de pieuvre aux tentacules de béton entre lesquels loger des jardins suspendus, ou

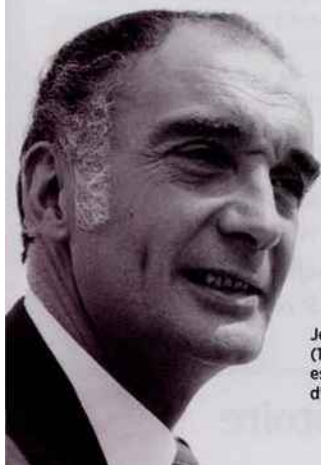
Éditrice (au Rouergue) et romancière, **Nathalie Démoulin** est l'auteur de *Bâtisseurs de l'oubli* (Actes Sud), qui a notamment pour cadre La Grande-Motte.

pour citer encore Gilles Ragot : « la forme d'un espace organique qui soit une nature et non pas une architecture »? Or, à cet homme qui a des ambitions et peut-être des visions, voici qu'on demande une ville.

TRAVAUX PHARAONNIQUES

Est-ce un rêve d'enfant? Puiser l'eau de mer, maçonner le sable, élever remparts, tours et mâchicoulis, au soir abandonner le château à la marée? C'est un rêve d'homme. Si peu l'ont fait. Oscar Niemeyer et Lucio Costa à Brasilia. Le Corbusier à Chandigarh. La capitale brésilienne vient d'être inaugurée, le 21 avril 1960, la capitale du Pendjab le sera le 1^{er} novembre 1966. C'est une époque de travaux pharaoniques, on enferme l'eau des Alpes derrière des barrages, on édifie dans les monts d'Arrée la première centrale nucléaire de l'Hexagone, et le doigt d'un ministre caresse la côte languedocienne, ce désert français, ces sables fins où l'on vient camper à même la plage, et tant pis si l'on est dévoré par les simules. Sept villes balnéaires vont surgir dans ce nulle part. Entre Camargue et Costa Brava, inventaire est fait de terres irritables, domaines agricoles arrachés avec peine à la gangue des paluns, garrigues incultes où pousse en fouillis d'épines le chêne kermès dont elles tiennent leur nom. L'État achète ce qui ne vaut rien encore : des sauvagines, des sagnes, des langues de mer, des dunes que dispersent la tramontane et le mistral, d'immenses silences nocturnes. L'absence de l'homme. Des arpenteurs relaient notaires et géomètres du cadastre, voilà que l'on tire des fils, que des comètes passent, qu'il faut des marinas pour l'humanité glorieuse. Voilà que l'on choisit Jean Balladur pour La Grande-Motte.

À rebours du brutalisme de l'époque, un architecte épris de modénatures, qui fait couler le béton en serpent, le découpe comme on ferait d'une feuille de papier, le déploie en moucharabieh. On l'envoie, au-delà de l'étang de l'Or, jusqu'à ces confins que les mouvements maritimes ne cessent de transformer, de même que se déplacent ici, d'une génération à l'autre, le lit des fleuves côtiers, le contour des étangs,



Jean Balladur (1924-2002), est le cousin d'Édouard.



Vue aérienne de la station balnéaire avec ses immeubles en forme de pyramide et ses plages, en 2014.

l'emplacement des pâtures. On lui donne du sable et des limons. On lui réclame une cité du soleil. C'est un sujet. Il ira dans les petites villes à circulade du Languedoc viticole où il s'intéressera aux proportions des places, aux jeux d'ombres, aux trajectoires du vent. À Teotihuacan il visitera les pyramides, édifices aux pouvoirs occultes qui relient l'inframonde à celui des dieux. Mais suivons-le un instant sur ce bord de mer encore désert où les courants déposent les bois flottés crachés par le Rhône, de l'autre côté de la Camargue. « Quand le vent joue sur le sable, il dessine des paraboles », constate-t-il. Cette courbe légèrement aplanie sera la base de l'écriture de La Grande-Motte. Lorsque, quelques années plus tard, filmé au sujet de son œuvre majeure, Jean Balladur en trace le relief, c'est cette forme qui surgit à l'écran. Sur cette terre sans contours,



Les « palais mayas » en cours de construction en 1969.



La Grande-Motte en 1972, avec ses allées végétales et sa pyramide en arrière-plan.

BOB TER SCHIPHORST/ICM 2018

faite de mer et de marais, d'inconstructible par nature, l'architecte a voulu « l'eau lustrale des mathématiques », ellipses et paraboles qui répètent la ligne des Cévennes sur le premier horizon, mais qui sont aussi comme le mouvement de l'esquif enregistré par l'oscillographe.

Pourtant, dans un premier jet, nous révélent les archives, il a dessiné des tours. En 1964, un projet pour La Grande-Motte montre des cubes épannelés, conformes au modèle des villes sans nationalité qui poussent alors tout autour de la planète. Jean Balladur a-t-il douté d'être maître de sa ville? A-t-il voulu conjurer le destin en faisant un plan si contraire à son langage? Ou bien a-t-il été tenté de céder à l'objurgation de minimalisme? Lui qui s'apprête à commettre sur le

rivage languedocien ce que ses pairs et toute une génération d'esthètes vont considérer comme un crime contre l'architecture, faisant de lui un paria paradoxal qui n'obtiendra plus aucun chantier majeur.

UNE VILLE JARDIN

Ainsi que le souligne Gilles Ragot, non seulement il bâtit des immeubles en forme de conques, de mitres d'évêque, de pyramides, mais il multiplie les ornements : « D'un immeuble à l'autre, comme ses quatre-vingt-dix confrères qui participent à la création de cette cité, il diversifie le dessin de la résille de béton blanc contrastant avec les fonds des loggias peints de couleurs fortes. Losanges ou cercles tronqués, profils sculpturaux, ondulations de vagues, effets de virgules, collerettes, rectangles arrondis, la juxtaposition des formes de cette modénature moderne produit souvent des vibrations optiques, comparables à celles des tableaux contemporains de Vasarely, offrant ainsi un exemple rare d'architecture cinétique. » Et, contre les règles non écrites d'une époque qui a fait de l'automobile sa vache sacrée, il imagine La Grande-Motte comme une ville jardin, dans laquelle on circule à pied par des allées de verdure, sous des pins qu'il a fallu

planter, car sur ces rives méditerranéennes l'arbre est rare, la forêt oubliée. Est-ce d'être né à Smyrne, au nom lointain, dans cette Asie Mineure où l'on a mieux qu'ici rêvé les jardins, qui donne à Jean Balladur ce goût de paradis? Toujours est-il qu'il aime à rappeler que dans les mythes les hommes vivent dans des jardins, non dans des palais.

Dans les actualités du début des années 1970, plutôt que de ville, on parle volontiers de La Grande-Motte comme d'une « station ». Pas spatiale, si futuriste soit-elle. Balnéaire. Une station, c'est un lieu dans lequel on s'arrête. Est-ce que le temps s'y suspend? Car dans ce territoire livré à un architecte qui y a pris des libertés, c'est une uchronie qui a vu le jour. En s'émancipant des interdits communs aux architectes de son temps, Jean Balladur a certes inventé un espace, mais l'a *de facto* détaché des années 1970. Et aujourd'hui, aller à La Grande-Motte, c'est faire l'expérience de ce détachement-là. Ne dit-il pas lui-même : « Je cherchais, avec le programme modeste du logement des hommes, à planter un décor heureux, c'est-à-dire libre, libre du présent comme du passé. » Interprète d'un lieu, a-t-il lu l'avenir dans les formes du vent, dans les paraboles de sable? Au moins lui a-t-il donné une présence. ■

À LIRE



JEAN BALLADUR.
UNE PENSÉE
MISE EN FORME,
Gilles Ragot,
éd. du Patrimoine,
« Carnets d'architectes »,
192 p., 25 €.